



# Georges Simenon et l'Afrique

COMMUNICATION DE GEORGES-HENRI DUMONT  
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 13 DÉCEMBRE 2003

Dans l'abondante production populaire ou paralittéraire qu'il signait de pseudonymes divers et qui, selon ses propres mots, servait à « gâcher du plâtre » tout en lui permettant de survivre, Georges Simenon s'était parfois inspiré de thèmes africains. *Amour d'Afrique* publié sous le nom de Jean du Percy avait été suivi de *Nains des cataractes* sous le nom de Sim et de *Seuls parmi les gorilles* sous celui de Christian Brulls mais le romancier n'avait jamais mis les pieds sur le continent noir.

En 1931 — il a alors vingt-huit ans — il ne cache plus son identité et inaugure avec *Pietr-le-Letton* la longue série de romans policiers qui assurera, à la fois, sa fortune et sa réputation mondiale. Cette année-là l'envie lui prend de voyager en Afrique. Il se rend chez Prouvost, le directeur de l'hebdomadaire *Voilà*, lui dit son projet et précise : « Je puis vous réserver une douzaine de longs articles sur ce sujet. Cela vous coûtera cent mille francs<sup>1</sup>. » L'affaire est conclue. Vendus d'avance les articles paient en grande partie les dépenses du voyage entrepris en toute indépendance, durant l'été de 1932. C'était ce qu'il voulait.

Le reportage qu'il rapporte est écrit hâtivement, sans recherche d'une véritable cohérence. Au demeurant, l'auteur ne croit guère « avoir quelque chose à dire<sup>2</sup> » et il l'avoue mais telle une éponge il s'est imbibé de ce qu'il voyait et entendait.

Les articles paraissent dans *Voilà* en octobre et novembre. Leur principal mérite est de n'avoir rien de commun avec la littérature coloniale de l'époque, officielle ou non. D'emblée Georges Simenon dénonce la tromperie des Africains

---

<sup>1</sup> Georges Simenon, *Au-delà de ma porte-fenêtre*, Paris, Presses de la Cité, 1979, p. 174.

<sup>2</sup> *Ibidem*.

qui ornent la plupart des bâtiments publics de la république française, en métropole comme outre-mer : « Jeunes gens, engagez-vous dans l'armée coloniale. » Elles représentent un cocotier dans un coin, un sous-officier bien habillé et une négresse nue qui semble tendre vers lui un sein lourd comme un fruit. « Devant ces affiches, observe Simenon, les coloniaux de Port-Gentil haussent les épaules, crachent par terre. » Le ton est donné ; les nuances suivront.

Le périple effectué par le romancier est vaste, trop vaste pour permettre une approche en profondeur. Sauf les ports de la côte occidentale, Libreville, Grand Bassan, Conakry, il ne touche guère les villes. En revanche, il s'aventure parfois au cœur du continent, dans les villages de la brousse.

Dans l'Uele, au nord-est du Congo belge, le poste est une sorte de jardin public aux parterres impeccables. À chaque tournant, il y a des écriteaux impératifs : Prenez à droite ! Tournant dangereux ! Passage interdit ! Chacun des deux fonctionnaires habite une villa somptueuse. Ce qu'administrent les deux administrateurs ? Ils administrent les nègres, parbleu !

Or, ce sont des nègres tout nus ! Les femmes portent en tout et pour tout une petite touffe d'herbes séchées sur le sexe et les hommes, moins coquets, se contentent d'un bout de chiffon. Ils ne fabriquent rien ! Ils ne vendent rien ! Ils cultivent exactement les dix ares de terrain que les Blancs les obligent à cultiver. Cela veut dire qu'avec une pointe de fer, ils raclent la terre en surface, laissent tomber des graines et que, deux mois plus tard, de par le travail d'une journée, il pousse de quoi nourrir une famille pendant une année.

Georges Simenon raconte avec humour les grandes palabres auxquelles il a l'occasion d'assister. L'administrateur territorial lui a expliqué :

Tous les six mois ou tous les ans, les chefs indigènes se réunissent ici et jugent les cas litigieux. Ils sont douze chefs, reconnus par le Gouvernement belge. On leur a octroyé une médaille en argent grande comme une soucoupe, qu'ils portent fièrement sur la poitrine. Vous allez les voir !

Interminables, les palabres du tribunal qu'il observe ne manquent pas de saveur. Les jugements sont rédigés par le chef Matafa, puis consignés par

l'administrateur qui les fera recopier en trois ou quatre exemplaires et expédier au gouverneur général qui les transmettra au ministère des Colonies à Bruxelles.

À la fin des audiences, « tout le monde s'en va content, celui qui a gagné comme celui qui a perdu, car on a discuté pendant des heures et on a obligé un Blanc à s'occuper de (leur) histoire ». Georges Simenon ajoute :

Je parierais que la plupart de ces affaires sont purement fictives, que les Noirs s'entendent entre eux pour se payer une bonne palabre et rigoler !

Le romancier reconnaît que l'administrateur territorial — il a vingt-cinq ans — est un garçon bien élevé, de bonne famille et qu'il maîtrise le bangala qu'il a appris avant de quitter Anvers. Malgré une lassitude visible, il est pénétré de l'importance de ses fonctions. « Sa femme est douce comme le miel et s'entend à merveille pour faire la pâtisserie. »

À Watsa où se trouvent les mines d'or de Kilo-Moto, changement de décor. Le Noir qui était un nègre nu, mangeant le manioc cultivé par sa femme et le gibier tué par lui, est devenu un travailleur. La Société des Nations veille sur lui.

Si bien qu'à Watsa, comme dans toute l'Afrique, il y a des centaines d'horribles cases, des vespasiennes pour indigènes, des infirmeries, des hôpitaux et des maternités. Le nègre préfère d'ailleurs coucher derrière la case et jamais on n'a pu le décider à se servir des installations dites sanitaires.

Suivent des propos désabusés sur le comportement des Noirs et la nature africaine :

Ils sont des millions [...] dans l'Afrique sans bornes qui vivent parce qu'ils sont nés et qu'ils ne sont pas encore morts, sans jamais avoir eu l'idée de se demander s'ils sont heureux. Savent-ils seulement ce que cela veut dire ?

[...]

Autour d'eux la nature est triste. Le soleil d'Afrique est un leurre. Il est aussi gris, aussi implacable qu'un ciel d'orage. La forêt vierge est grise, elle aussi, et grises, ternes en tout cas, dans la lumière de là-bas, les fleurs les plus colorées de la forêt équatoriale.

De toute évidence, Georges Simenon n'est pas fasciné par la beauté des paysages africains. Il y est totalement insensible parce qu'il est essentiellement un homme des villes pluvieuses et des canaux où passent de lourdes péniches.

Il ne semble pas avoir rencontré des gens joyeux.

La tristesse que nous voulons à toute force lire dans les yeux des nègres n'est pas leur tristesse à eux ; c'est la tristesse de toute l'Afrique, des arbres, des fleuves, des bêtes, la tristesse qui se dégage même de la vue du continent monstrueux sur une carte.

Les Blancs n'y sont pour rien ou plutôt ils en sont les victimes car, si les Noirs s'accommodent de cette passivité de bétail, les Européens en meurent.

Et de critiquer, à coups de jugements pour le moins sommaires, l'introduction de machines agricoles perfectionnées, la politique des plantations visant à produire des noix palmistes, du coton, du café et du caoutchouc, la construction de chemins de fer et de routes « qu'une trombe d'eau détruit sur cent kilomètres ».

À Libreville sur la côte du Gabon, Georges Simenon s'intéresse aux relations sexuelles entre Blancs et femmes noires et aux jeunes substitués « les licenciés ès des tas de choses, qui ont prétendu tout étudier, tout approfondir... et croient pénétrer l'âme nègre, le secret de l'Afrique et des rites ancestraux ».

Dans le Soudan égyptien qui appartient alors à la Grande-Bretagne, le romancier est impressionné par les Anglais, frais et roses, qui malgré cinquante-cinq degrés centigrades à l'ombre, « jouent au golf, au polo, au tennis et, dès sept heures du soir, sont en smoking pour dîner à leur club ». Entre Noirs et Blancs, la cloison est étanche.

À Conakry en Guinée, au contraire, on se bouscule, Blancs et Noirs. Surtout les Noirs « pour qui c'est une volupté de bousculer un Blanc. Il vaut mieux ne rien dire, car on risque de tomber sur un électeur ». Noirs et Blancs travaillent sur un pied d'égalité.

Dès qu'un Noir est jugé capable de faire la besogne d'un Blanc ; on ne remarque plus la couleur de sa peau.

[...]

Politique d'aristocrate qui est sûr, en dépit de tout et de l'encanaillement apparent, de garder son prestige. Politique généreuse, certes...

[...]

Quelqu'un a raison et quelqu'un a tort, ceux qui ont tracé une limite à l'évolution des Noirs ou ceux qui, d'emblée, ont fait de certains d'entre eux des égaux.

[...]

Qui, des Anglais, des Belges ou des Français, se fera mettre le premier à la porte de l'Afrique ?

Non sans pertinence, le père du Commissaire Maigret distingue les degrés d'évolution des Noirs. Tout en bas, le nègre nu de la brousse ou de la forêt ; il est prêt à tout faire pour un morceau de sel ou une cigarette. Au-dessus de lui, ramassé par un recruteur, le travailleur a droit à une case, porte un vieux pantalon et parfois un chapeau melon ou un vieux casque. Troisième degré, le clerc qui a appris le français ou l'anglais, tape à la machine, s'est acheté un vélo « qu'il remplacera un jour par une moto puis, peut-être, par une voiture », « il s'habille à l'européenne, peut devenir sergent de ville, gendarme et dresser des procès-verbaux à des Français ».

Dans son dernier article publié par *Voilà*, Georges Simenon reconnaît n'avoir pu broser un tableau d'ensemble de l'Afrique, parce que, selon lui, il n'y a pas une Afrique. Il y a une infinité d'Afrique. Peut-on considérer son reportage comme un témoignage valable sur ce qu'il a vu et entendu en 1932, année de crise économique mondiale ? En partie seulement. Il n'a conversé avec aucun Noir. Il s'est contenté d'en observer certains, de les décrire et de juger leur comportement. Par contre, il s'est fait le porte-parole des colons de l'époque héroïque, qui n'ont « jamais pu digérer que des jeunes gens académiques sortis des écoles viennent avec leurs bouquins et leurs bagages brevetés pour administrer le pays ». Il constate aussi que les Blancs qui, en Afrique, ont sué, gémi, lutté contre l'anémie pernicieuse et l'aigrissement de leur caractère, partent en congé en jurant de ne pas revenir mais, arrivés en France, ne tardent pas à être saisis par la mélancolie. Ils y retournent retrouver *leurs* nègres, quitte à enrager et à ne rêver que de l'Europe.

La subjectivité de Georges Simenon est flagrante. À aucun moment il ne songe à recueillir des informations précises là où elles pourraient lui être fournies.

La plupart de ses interlocuteurs blancs sont des marginaux. Il suit ses impulsions et semble avoir une opinion de départ qu'il cherche à confirmer. Il n'empêche, lue *cum grano salis*, la série des articles de *L'Heure du nègre* constitue, comme le *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad* d'André Gide, une manière d'antidote contre une certaine littérature coloniale d'avant la seconde guerre mondiale. Elle est, en outre, marquée par une volonté d'antiexotisme. Sous son regard, comme le souligne Pierre Halen, rien n'est plus semblable à un bistrot de Libreville qu'un bistrot de Cherbourg.

La répulsion pour l'exotisme, Georges Simenon l'a fréquemment exprimée, notamment dans sa galerie de portraits de ratés, publiée sous le titre *La Mauvaise Étoile* :

Car l'exotisme n'existe pas. Quand on est *là-bas*, que ce soit en Afrique, en Asie ou dans la forêt équatoriale, on a aussitôt l'habitude du paysage et un arbre est un arbre, que ce soit un chêne, un manguier ou un cocotier ; un passant est un passant, blanc ou nègre vêtu de toile ou simplement de quelques herbes sèches. L'homme s'habitue à tout.

Le reportage de Simenon en Afrique est à l'origine du roman écrit à Porquerolles au printemps de 1933, sous le titre *Le Coup de lune*. Ce roman colonial, note Jacques Dubois<sup>3</sup> n'est pas sans rappeler l'épisode africain du *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline.

*Le Coup de lune*, l'un des romans les plus durs de Georges Simenon raconte la progressive et implacable déchéance, morale et physique, de Joseph Timar, vingt-trois ans, débarqué à Libreville au Gabon pour y occuper un poste dans une société d'exploitation du bois de la forêt. C'est son oncle, influent conseiller général, résidant à Cognac et futur sénateur, qui a obtenu pour lui cet emploi. Il s'en était réjoui mais, sur place, le directeur de la Sacova lui déclare sans ambages qu'il est plutôt indésirable, que les bureaux de France ont tort de vouloir se mêler de diriger les affaires coloniales et que, d'ailleurs, la pinasse qui aurait pu le mener à son poste, tout au bout de la rivière, est défoncée, incapable de tout service.

En attendant d'y voir plus clair Joseph Timar loge dans le seul hôtel à Libreville, le *Central* tenu par Adèle et Eugène Renaud. Il en est l'unique

---

<sup>3</sup> Jacques Dubois, *Les romanciers du réel*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2000, p. 322.

pensionnaire. Dans la salle principale, à la fois café et restaurant, les célibataires de l'endroit prennent leurs repas, jouent aux cartes ou au billard, s'enivrent. Tous les personnages, ceux du *Central* mais aussi le commissaire de police et le gouverneur, sont des alcooliques. Tous sont ou ont été les amants d'Adèle. Joseph Timar ne tarde pas à le devenir à son tour. Désœuvré, bientôt esclave de sa sexualité, il sombre dans l'ivrognerie.

Le décor colonial étant planté en cinq pages, Georges Simenon procède à l'enchaînement des événements qui vont faire disjoncter Joseph Timar ; la société Sacova est au bord de la faillite, Adèle abat d'un coup de revolver son boy Thomas qui menaçait de la faire chanter, son mari meurt d'une crise d'hématurie, l'enquête policière au sujet de l'assassinat du boy Thomas commence. Lentement, Adèle monte alors une combine pour se disculper et, en même temps faire fortune. À cet effet, il lui faut mettre Joseph Timar dans le coup. Celui-ci soupçonne sa maîtresse du crime mais éprouve de la peine à y croire. Écrasé par la chaleur, imbibé de Pernod, fiévreux déjà, il a le fameux coup de bambou. Pourtant, il a sacrifié mille francs pour faire réparer la pinasse par un mécanicien et il a l'intention de l'utiliser pour rejoindre son poste. L'annonce de la faillite de la Sacova remet tout en question. Elle fait le jeu d'Adèle qui propose à son amant de reprendre à deux une concession sur la rivière. Elle apporte l'argent que lui rapportera la vente du *Central*, lui exploitera l'influence politique de son oncle pour obtenir l'accord du ministre des Colonies.

La manœuvre réussit. Et c'est l'embarquement. Après l'océan la pinasse s'engage dans la rivière « en laissant en arrière de longues stries sur l'eau ».

Il n'y eut plus que les deux berges, la forêt qu'on frôlait parfois à un mètre. Elle était faite d'arbres pittoresques, de palétuviers dont les racines sortaient de terre et atteignaient la hauteur d'un homme, de fromagers blafards, au tronc triangulaire, qui ne portaient de feuilles qu'à l'extrême sommet. Partout des lianes, des roseaux et, partout aussi, surtout, le silence que le bourdonnement régulier du moteur découpait comme une charrue.

Adèle poursuit la réalisation de son plan. À hauteur d'un village, elle fait arrêter la pinasse, prétendument pour laisser refroidir le moteur. En fait, elle oblige Joseph

Timar à rester sur la rive et s'en va déposer dans une case le revolver avec lequel elle a tué son boy et s'arrange pour qu'on accuse un Noir d'être le meurtrier.

Dans la concession enfin atteinte, la crise de paludisme plonge Joseph Timar dans une certaine inconscience mais pas au point qu'il ne remarque la visite impromptue de l'acquéreur du *Central*, le complice d'Adèle. Obstinement, il interroge Adèle. Ils sont nus sur le lit. La femme finit par avouer.

Tu l'as tué, crie-t-il, et tu as fait condamner un autre à ta place ! Dis ! Tu l'as tué et tu es allé dans la case pour...

La scène est tragique, sinon sordide, révélatrice de toute la turpitude d'Adèle. Épuisé, son amant s'endort.

À son réveil, il s'aperçoit que la femme a pris la pinasse pour se rendre à Libreville où doit avoir lieu le procès. Titubant, dévoré par la fièvre, il prend place dans une pirogue. Il veut aller, lui aussi, à Libreville. Cela nous vaut quelques pages admirables de Georges Simenon sur les mouvements rythmés des payeurs.

Au village où s'était arrêtée Adèle, il fait halte, le temps de déflorer une jeune vierge, peut-être la fille du Noir qui a été arrêté. À Libreville où, plus fiévreux que jamais, il arrive à temps pour assister à la parodie de procès, la solidarité des Blancs joue à plein en faveur d'Adèle contre le Noir injustement accusé. Ses nerfs bandés à fond, le visage ruisselant, il hurle : « Ce n'est pas vrai. Il n'a pas tué... » Puis il sanglote : « C'est elle ! Et vous le savez bien ! » Les Blancs se ruent sur lui, lui envoient des coups de talon à la figure. Il n'a plus son casque. Il saigne. C'est le scandale. On l'amène de force au commissariat. Un médecin déclare qu'il est fou. Un autre est chargé de le soigner à bord du *Foucault* qui rentre en France. Sur le pont Joseph Timar dit à voix haute : « L'Afrique, ça n'existe pas ! », une phrase qui reprend une affirmation de Georges Simenon dans *L'Heure du nègre*.

*Le Coup de lune* est publié dans *Candide*, puis édité en volume par Fayard en avril 1933. Six ans plus tard, André Gide écrira à Georges Simenon : « Je viens de relire *Le Coup de lune* et puis témoigner en connaissance de cause de la prodigieuse exactitude de toutes vos notations, je reconnais tout, paysages et gens<sup>4</sup>. »

---

<sup>4</sup> Cité par Bernard de Fallois, *Simenon*, Paris, Gallimard, 1961, p. 256.



Mais André Gide n'était pas le seul à reconnaître paysages et gens. La veuve Mercier qui tenait le *Central Hôtel* à Libreville s'était reconnue dans le personnage d'Adèle Renaud. Soutenue par quelques Blancs qui, eux aussi, s'étaient reconnus, elle déposa plainte en diffamation, réclama la saisie des livres et le versement de 200 000 francs de dommages et intérêts. La presse se saisit de l'affaire et certains journalistes reprochèrent à Simenon de s'en être pris à la France alors qu'il était belge et aurait mieux fait de s'occuper du Congo belge. Brillamment défendu par maître Maurice Garçon, Georges Simenon fut acquitté, le juge estimant que la veuve Mercier n'était pas citée nommément dans *Le Coup de lune*, il n'y avait pas diffamation. Elle était condamnée aux frais.

Le succès commercial du *Coup de lune*, accentué par les échos du procès, incita le romancier à récidiver dans le filon colonial. En 1937, il publia chez Gallimard *Le Blanc à lunettes* dont l'action se situe, cette fois, au Congo belge.

En revenant à sa plantation après un bref séjour en Europe, Ferdinand Graux découvre non seulement un avion de tourisme, hélice brisée, tombé au milieu de ses caféiers, mais aussi la passagère Lady Mackinson, légèrement blessée à la jambe, qui s'est installée dans sa chambre. Il la soigne, s'éprend de la jolie femme, lui fait l'amour et lorsqu'elle s'en retourne à Istanbul, tente de la rejoindre. Toutefois, à l'inverse de Joseph Timar dans *Le Coup de lune*, il se ressaisit, regagne sa plantation où il trouve sa fiancée qui, inquiète, est arrivée deux mois plus tôt que prévu. Une happy end donc.

Le roman n'a pas la puissance d'envoûtement du *Coup de lune*. Loin de là. La trame du récit est plutôt banale, à la limite de la littérature populaire mais, davantage que dans *Le Coup de lune*, Simenon a utilisé les souvenirs de son reportage de 1932, notamment la description d'une station de domestication d'éléphants et celle de l'intérieur d'un bungalow de fonctionnaire :

Un intérieur qui venait tout droit d'un grand magasin, un intérieur tiré à des milliers d'exemplaires, y compris les coussins du divan, en soie jaune, avec chat noir découpé dans du velours ! Des napperons brodés, un piano, des bibelots, un service de table compliqué...

Autre roman de la même époque, *45° à l'ombre* ne développe pas ses épisodes en Afrique mais sur un navire qui, d'escale en escale, relie Matadi à Bordeaux. Une manière de huis clos où sont contraints de cohabiter personnel du bord et passagers de première classe. La médiocrité morale est le commun dénominateur de la plupart de ceux-ci, à l'exception du Docteur Donadieu<sup>5</sup>, médecin du bord, qui, malgré son apparente indifférence, perçoit les signes d'une catastrophe possible, se rappelle quelques principes de son éducation religieuse et a tendance, selon les mots de Simenon, à jouer à Dieu le Père. Sa sollicitude se porte sur un ménage enlisé dans la malchance, celui d'un petit employé forcé d'interrompre, sans indemnité, son terme en Afrique équatoriale parce que sa femme a mis au monde un bébé qui, ne supportant pas le climat, dépérit au point d'être menacé d'une mort prochaine.

Les efforts déployés par le Docteur Donadieu pour sauver les Huet d'une catastrophe ont pour contrepoint le comportement d'un colonial aussi grossier que riche, la folie encombrante d'un médecin, les flirts de quelques femmes délurées, les beuveries des passagers de seconde classe, sans compter quelques trois cents Annamites dont quelques-uns mourront d'un mal ressemblant à la fièvre jaune — ils auront l'océan pour sépulture.

Le réalisme de *45° à l'ombre* ne se manifeste point par un enchaînement cohérent mais par la quête et la notation cumulative de détails qui, totalisés, dénoncent les effets pervers que le climat africain a exercé sur des êtres sans envergure.

Est-ce que, pour écrire ce roman, Georges Simenon s'est inspiré de ce qu'il a vu au cours de son voyage en bateau en revenant de son reportage ? Sans doute.

Certains biographes rangent *L'Aîné des Ferchaux* dans la catégorie des romans coloniaux. À tort, me semble-t-il. Certes, le personnage central est un ancien colonial français, fort peu ragoûtant, mais l'action se situe en France ou à proximité de Panama et non pas en Afrique, sauf pour rappeler quelques épisodes, ceux-là même qui ont entraîné les poursuites judiciaires contre l'aîné des Ferchaux.

En revanche, la nouvelle *Le Nègre s'est endormi*, publiée dans *Gringoire* en 1941, met en scène deux ménages de fonctionnaires coloniaux dans un poste de la brousse. Simenon y reprend certaines descriptions du *Blanc à lunettes*, y compris

---

<sup>5</sup> Rien à voir avec *Le Testament Donadieu*.

celle du coussin jaune « avec un gros chat découpé dans du velours noir ». S'y ajoute le stéréotype de l'attente oppressante de la saison des pluies.

Il y a huit jours déjà que le soleil s'est éteint, mais son reflet est partout, dans le ciel lourd comme un mauvais édredon, dans la verdure jaunie de la brousse, dans les pierres, dans les briques du bungalow et des aiguilles invisibles crépitent dans les prunelles. Il faudra bien que cela crève à un moment donné. La saison des pluies est en retard. Peut-être cette nuit, peut-être demain ?...

Georges Simenon n'est pas retourné en Afrique comme il l'a prétendu dans *Vacances obligatoires*<sup>6</sup>. Il ne faut jamais se fier à ses propos autobiographiques. Peut-être a-t-il rêvé de repartir et a ensuite affabulé. En 1976, interviewé par Francis Lacassin, il a froidement affirmé que c'est Pierre Cot, ministre de l'Intérieur, qui lui a retiré les visas et interdit le tour d'Afrique qu'il envisageait<sup>7</sup>. C'est un mensonge. Comme l'a démontré Pierre Assouline, le romancier n'avait simplement pas trouvé les appuis financiers permettant la réalisation de son projet<sup>8</sup>.

En 1960, l'année pivot de la décolonisation, Georges Simenon jubile. Il relit ses articles de 1932.

Ce qui m'a frappé le plus, c'est que ces articles écrits hâtivement, sans intention philosophique ou politique, présageaient tout ce qui est arrivé depuis en Afrique. Le titre même pourrait servir aujourd'hui : *L'Heure du Nègre*. Et la conclusion. Un film, à cette époque, s'intitulait : *L'Afrique vous parle*. Je reprenais ce titre et ajoutait : « Et elle vous dit merde ! »

Michel Lemoine, dans les *Cahiers Simenon* a soigneusement recensé les textes du romancier relatifs à l'évolution de l'Afrique depuis le raz de marée des indépendances. Nous y renvoyons nos consœurs et confrères. À vrai dire ces réflexions, notamment sur Amin Dada, Bokassa ou la guerre du Biafra, ne se signalent guère par l'originalité. Elles révèlent certes son souci de la dignité humaine mais surtout son pessimisme quant à la condition humaine.

---

<sup>6</sup> Georges Simenon, *Vacances obligatoires*, Paris, Presses de la Cité, 1978, p. 115.

<sup>7</sup> Cité par Michel Lemoine, « L'Afrique et après », *Cahiers Simenon* II, p. 27, note 39.

<sup>8</sup> Pierre Assouline, *Simenon : Biographie*, Paris, Julliard, 1992.

Anticolonialiste, il l'était implicitement et non sans ambiguïté dans *L'Heure du Nègre* et dans *Le Coup de lune* mais, en même temps, il gardait en lui un racisme latent, assurément moins net que dans ses articles de *La Gazette de Liège*. Ce n'est qu'après 1960 qu'il se proclame franchement anticolonialiste, quand c'est dans l'air du temps. Quoi qu'il en soit, on ne peut qu'être impressionné par sa prophétie interrogative de 1932 : « Qui, des Anglais, des Belges ou des Français se fera mettre le premier à la porte de l'Afrique ? » De cette Afrique qui, estimait-il, « nous disait merde »...

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Référence bibliographique à reproduire :**

Georges-Henri Dumont, *Georges Simenon et l'Afrique* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur :

<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/dumont131203.pdf>>